

# *François Xavier Antoine de Lluca-Tabaries*

## *2. UN DISCOURS D'ALLUMAGE DES FEUX AU XVIII<sup>ÈME</sup> SCIÈCLE À PERPIGNAN OU LE DISCOURS DE LLUCIA*

**D**iscours prononcé le jour de l'installation de la Loge de « La Sociabilité », orient de Perpignan et de l'inauguration de son temple le 1<sup>er</sup> février 1784 par le F. : François Xavier Antoine de Lluca, secrétaire.

Nous livrons ici aux chercheurs le texte ci-après intitulé par nous et pour plus de commodités *Le discours de Lluca*. Cette publication n'est pas à proprement parlé le fruit d'une découverte puisqu'un historien local, l'abbé Ph. Torreilles mentionne le discours en 1920 le commentant à sa manière dans un article paru dans la revue *Ruscino*, la note ayant aussi fait l'objet d'un tirage à part la même année (B. M. de Perpignan Rt 232).

En ce qui concerne le document en lui-même, l'exemplaire à notre connaissance unique, déposé aux Archives Départementales des Pyrénées-Orientales (IJ444), se présente sous la forme d'un cahier de 12 feuillets-papier ministres reliés par un ruban.

Le manuscrit comporte en outre trois annotations extérieures. Sur la page de garde la mention n°1, numérotation effectuée par l'abbé Ph. Torreilles qui a donc eu en main cette pièce avec une vingtaine d'autres afférentes elles à une « affaire » ayant eu cours dans la loge « La Vrai Règle » et qui n'ont rien à voir avec la loge de « La Sociabilité ».

Toujours sur la page de garde, manifestement de la main même de Lluca, cette mention : que nous avons repris en sous-titre : *Discours prononcé le jour de l'installation de la Loge de la Sociabilité et de l'inauguration de son temple le 1<sup>er</sup> février 1784 par le F. : de Lluca secrétaire.*

En effet mémoire de la Loge chargé entre autres d'en archiver les travaux, le F. : de Lluca, secrétaire, ne pouvait qu'enregistrer son propre travail à la troisième personne.

Au verso du cahier, cette autre annotation reprenant les termes de la première signée Pagnon et accompagnée d'un sceau ou tampon probablement celui des A.D.

des Pyrénées-Orientales au demeurant illisible, dont voici le texte : « *Discours Maçonnique prononcé à l'occasion de l'installation et de l'inauguration de la loge de la Sociabilité le 1<sup>er</sup> février 1784 par M. de Lucia* » annotation que nous reproduisons ici sans commentaires.

Au plan du contenu, il ne nous a paru ni opportun ni séant, de nous livrer à une quelconque exégèse de ce texte dont chacun saura saisir l'intérêt.

Le discours de Lucia n'est bien sur pas, quarante-sept ans après « un discours de Ramsay » de province. Il n'en demeure pas moins riche en informations pour l'historien, quant à l'état de la diffusion maçonnique en province, quant à la manière, dont le rituel était pris, dans une certaine mesure « pour argent comptant », leurs faisant quitter l'aire du symbole à mission de valeur universelle pour celle du récit historique à vocation d'authentification.

Par ailleurs, dans le monde de l'Ancien Régime, Lucia ne conçoit pas la loge comme le creuset, le point de départ de l'action politique, mais, comme l'indique le titre distinctif de celle dont il fut l'un des fondateurs, le lieu de la sociabilité rompant en cela avec les privilèges : le refuge de la vertu.

**Page 1** Si l'histoire est utile à l'homme, c'est lorsque éclairée par la philosophie, elle le rappelle aux premiers instants de son origine. Il y voit avec reconnaissance ce qu'il doit à la nature, et avec étonnement, ce qu'il tient de la civilisation les liens que la société imposa à sa liberté naturelle ne lui paraissent plus alors des chaînes ; et il apprend à chérir des devoirs qu'il doit respecter.

C'est d'après ces principes mes FF. : que dans ce jour solennel dans l'enceinte de ce nouveau temple consacré à la vérité et à la vertu, je n'ai point trouvés de sujet qui me parut plus digne de fixer vos attentions que l'histoire de la société humaine.

J'en démontrerai l'utilité pour l'homme : je tracerai les connaissances, les vertus qu'il lui doit, les vices qu'elle a ajouté à des vices, les défauts, les faiblesses qui en ont détruit l'harmonie primitive.

Vous verrez les sages de tous les siècles regardant la grande société comme l'écueil des bonnes mœurs se réunir entre eux pour se rapprocher de la nature et conserver loin des profanes le flambeau pur et précieux de la sagesse et de la vertu. C'est dans ces associations aussi anciennes que l'histoire et dont la chaîne s'est prolongée jusqu'à nous que j'ai cru entrevoir l'origine de la maçonnerie : Si c'est une erreur, elle doit nous être chère,

**Page 2** elle rend respectable et sacré l'origine de l'ordre auquel nous nous glorifions d'appartenir, à ce double titre, j'ose espérer d'avoir quelque droit à votre indulgence. Que l'homme soit né pour vivre en société, c'est une de ces vérités si universellement reconnues, si profondément senties, qu'elle ne peut être mis en doute que par ces esprits amis du paradoxe, dont la logique captieuse cherche à faire briller l'esprit aux dépens de la raison. Sans la société, l'homme n'aurait jamais été qu'un animal sauvage et féroce, ignorant les commodités de la vie, triste jouet des maux de la nature dont rien n'aurait pu le garantir, son âme privée d'énergie ne lui eut jamais appris à développer ses facultés et ses talents. Ce soi-disant roi de la terre à qui la réunion de ses forces a tout soumis n'aurait plus été qu'un être faible et craintif engourdi dans l'oisiveté réveillée par le besoin, qui serait devenu la proie de presque tous les animaux. La sociabilité seule a étendu l'empire de l'homme : c'est elle qui à l'instinct qu'il avait reçu de la nature a ajouté la raison qui n'est qu'un instinct perfectionné, c'est elle seule enfin qui par les liens d'un amour pur et durable a enchaîné le genre humain devenu désormais susceptible de morale et de discipline.

Laissons un des plus beaux génies de ce siècle vanté avec enthousiasme les avantages de l'homme sauvage, s'étudier à nous prouver par la logique la plus séduisante

**Page 3** que le sort de l'homme des bois eut été préférable à celui de l'homme policé. J'admire son éloquence, elle me ravit, elle m'entraîne, mais pas assez pour empêcher ma raison d'observer l'intervalle immense qui sépare un être fugitif, abandonné, sans

principe, sans raison, sans industrie : d'un Newton qui éclairé par l'expérience de tous les siècles pénètre le premier dans le laboratoire du créateur, qui calcule avec précision les mouvements des globes lumineux qui l'environnent, qui en apprécie les distances, qui en détermine les rapports : d'un Franklin qui dérobe le feu du ciel et qui démontre à la multitude ignorante et surprise que la foudre de Jupiter dont on avait si longtemps alarmé sa crédulité n'est plus qu'un feu électrique qu'il peut diriger au gré de son conducteur. D'un Montgolfier enfin, qui s'élevant majestueusement au milieu de cet élément fluide qui nous environne qui nous fait vivre, a le premier tracé la route qui doit nous conduire dans le sanctuaire de la nature, pour lui arracher le dernier pli du voile dont elle le couvre.

Mais ce n'était pas assez pour l'homme de devoir à la sociabilité sa puissance, sa raison, son génie, il y aurait renoncé bien vite s'il n'y avait pas trouvé le bonheur. Le premier sentiment de cet être sensible fut de se le procurer : sa faiblesse lui fit bientôt sentir qu'il n'était pas né pour vivre seul, que l'homme avait besoin de l'homme, qu'il devait s'établir des rapports entre eux, et que sa félicité ne pouvait jamais être que le produit d'un

#### Page 4

échange réciproque de services et de bienfaits : Si ce sentiment ne fut jamais commun à tous les hommes, le bonheur général dut être le résultat de leurs principes, j'appellerai bonheur cet état calme et tranquille où le cœur sans désirs violents, l'âme sans passions vives ne fait éprouver à l'homme que le sentiment d'une douce satisfaction. Cet état vrai pour quelques individus ne le fut jamais pour l'espèce humaine. L'âge d'or ne fut qu'une chimère ou Si ce beau rêve des anciens poètes cette illusion séduisante des premiers législateurs a jamais été réalisé, il faut du moins en rapporter l'histoire aux premiers jours du monde naissant : a cet instant où l'homme occupé de sa conservation n'avait point encore appris à nuire au repos des autres.

Mais à peine les hommes eurent-ils employé leurs efforts communs à se procurer la subsistance et à se garantir des premiers dangers que toutes les passions dont leurs cœurs renfermaient le germe se développèrent. Le moi humain se réveilla avec toute l'impétuosité d'une nature active ; l'égalité primitive disparut, la vigueur de l'âme, la force du corps obtint dans les anciens temps l'hommage de l'homme et de la nature. L'étonnement, l'effroi et la crainte produisirent les premiers dieux, rarement la reconnaissance adopta leur culte chaque siècle a eu ses héros, sa superstition et son fanatisme, c'est au creuset des temps éclairés que viennent s'épandre les erreurs des siècles barbares : que d'autels aujourd'hui renversés par la philosophie, que de temples doivent l'être un jour par la raison Si les hommes sont jamais assez sage pour se livrer à sa lumière bienfaisante.

**Page 5**

À mesure que les grandes villes se formèrent, la société augmenta et se polit on vit naître des rapports d'un seul à plusieurs ; les rivalités devinrent plus fréquentes, l'artifice et la dissimulation furent mis en usage, la fausseté cessa d'être en horreur, la prudence fut honorée : les mœurs pures parurent moins utiles que l'activité et les talents, le luxe s'introduisit et avec lui tous les vices. Bientôt l'on ne rougit plus que d'être modeste ou pauvre. Les arts d'agrément se multiplièrent, on attacha un prix à ce qui n'en avait pas, le goût du beau et du bon s'usa, la vertu ne fut plus qu'un nom, l'honneur qu'une chimère. Les hommes qui ne voulaient que jouir ne furent plus délicats sur les moyens de satisfaire leurs goûts. L'honnêteté fut immolée au ridicule, et le vice aimable eut seul des admirateurs.

Dans ces siècles de corruption on vit se former des sociétés qui occupées uniquement de la perfection des sciences, des belles lettres et des arts auraient dû en éclairant les hommes sur leurs vrais intérêts rappeler parmi eux le goût des vertus honnêtes. Ce fut d'abord un centre commun où chacun apporta un rayon de lumière ; de ce foyer où la philosophie avait réuni les connaissances de tous les siècles, se serait bientôt élevé un globe lumineux, qui après avoir dissipé les ténèbres de l'ignorance, écarté le voile des erreurs, aurait pu conduire les hommes dans la route du bonheur et de la vérité mais la jalousie et la haine infectèrent bientôt l'asile des lettres de leur venin dangereux : le temple

**Page 6**

des beaux arts devint l'ancre de l'envie, on vit naître les cabales, l'homme de lettres quitta son cabinet pour valetier dans l'antichambre de l'homme puissant, la considération devint le prix de l'intrigue, le découragement étouffa le génie, l'espérance du sage s'évanouit : il se vit forcé de s'éloigner presque avec tant d'horreur de la société des beaux esprits, que de celle de ces insectes légers qui végètent dans les cercles, ou de ces hommes sans principes, qu'on nomme si faussement de nos jours, la bonne, l'unique, l'excellente Société.

Qu'est-ce en effet qu'on appelle dans les grandes villes la bonne, l'unique, l'excellente Société : c'est la réunion de plusieurs individus de différents sexes, de différents âges, de différents états, qui fatigués du poids de leur existence, cherchant à promener l'ennui et le vide de leur âme se réunissent dans un centre commun, pour y chercher un plaisir qui les fuit, un bonheur qui ne s'y rencontre jamais, ou disons mieux, pour consumer un temps qui pèse à leur oisiveté.

Au premier abord, cette réunion est imposante, je l'avoue, elle éblouit le sot, elle séduit même le sage qui presque aussi souvent qui lui est du moins pour quelques instants la dupe de sa vanité. La curiosité le conduit, il entre dans ce labyrinthe le fil de l'expérience à la main. Un bruit continuel y étourdit ses oreilles, une vapeur fatigante enivre ses sens. Il se tait, mais son silence n'est

point oisif. Il étudie avec attention le tableau des vices et des ridicules : le verni qui les couvre ne saurait les dérober à son œil observateur. Il en

### Page 7

sort le cœur flétri, l'âme glacée dans le silence de son cabinet. Il redemande compte à ses sens des impressions qu'ils ont reçues. Ils lui retracent un Cléon qui fier du nom de ses ancêtres, dont il ne conserve que les parchemins, la hauteur et point les vertus, méprise l'homme modeste qui n'a que des vertus et point de titres, un Lovelace aussi corrupteur que corrompu qui montre sur ses tablettes le nom des femmes qu'il a déshonorées, qui cite la liste des maris trompés, le nom des filles galantes à qui l'imprudence tient lieu de mérite, l'effronterie de maintien et qui au milieu d'un cercle d'étourdis qui applaudissent à ses sarcasmes, immolé à la risée des sots, l'homme de bien qui ne lui oppose que le bouclier de la vertu arme toujours trop faible contre le ridicule, des financiers sans probité, achetant au prix de l'or presque toujours le prix du crime, le droit de s'asseoir sans rougir à côté de la vertu ; des femmes pour qui la pudeur n'est qu'un mot de convention, l'honneur qu'un préjugé gothique, qui ne connaissent de devoirs que ceux qui s'accordent avec leurs goûts et dont les goûts sont rarement avoués par la raison. Il y voit enfin avec douleur que cette grande société si vantée n'est qu'un gouffre où tous les sentiments honnêtes sont étouffés, où la nature est muette et où l'homme civil sous le masque de la politesse est effectivement plus dangereux et plus méchant que l'homme des bois.

Le tableau que je viens de vous présenter R. : F. : n'est point particulier au siècle où nous vivons. La même masse de vices circula toujours dans l'univers, la grande société offrit partout les mêmes modèles. Le sage toujours étranger au milieu de cette foule

### Page 8

importune y chercha vainement une âme pour y déposer la sienne. Il la trouva rarement parmi ces hommes cités que l'on encense et que l'on mésestime : la vertu fuit l'éclat, elle vit ignorée et sans la voix du pauvre ou de l'homme infortuné qui lui rend hommage, elle serait souvent méconnue. L'ami de l'humanité va la chercher dans sa retraite, un instinct secret l'en avertit, il y a, n'en doutons point, une attraction pour les âmes, comme pour les corps, c'est par son secours qu'on a vu se former dans tous les siècles les associations de ces amis de la sagesse qui se sont toujours réunis pour lui élever un temple où le vice n'eut pas d'accès et où toutes les vertus utiles furent déposées sous la sauvegarde du silence.

Chaque siècle a eu ses sages, ses gymnosophistes, ses initiés, ses maçons c'est-à-dire des hommes, qui doués d'un esprit juste, d'une âme sensible, ont échappé à la corruption générale, qui amis des hommes, ennemis de leurs vices, se sont réunis pour faire le bien, secourir le pauvre, protéger l'innocent et opposer la digue de la vertu bienfaisante au torrent des vices corrupteurs. Ils ont eu dans tous les temps

deux cruels ennemis à combattre : le fanatisme qui ne raisonne pas, et l'envie qui empoisonne le bien qu'elle redoute. Ils ne leur ont jamais opposé que la constance et le mépris glorieux d'être utiles s'estimant assez pour ne rien craindre, ils ont continué d'offrir en silence à l'être suprême le tribut le plus digne de son amour, l'encens d'un cœur pur, d'un esprit éclairé et d'une âme reconnaissante.

### **Page 9**

C'est dans ces premiers sages qu'il faut chercher l'origine de la maçonnerie, et dans ce sens elle est aussi ancienne que le monde, ou du moins que le monde policé. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec gloire et tout nous induit à penser qu'elle existera jusqu'à ce que le principe vital qui circule dans cette planète soit éteint (s'il peut jamais l'être avec l'homme qui l'habite).

Si je parlais devant des profanes, je craindrais de passer pour un enthousiaste outré, qui dominé par la folie assez commune à tous les hommes de cacher leur origine dans la nuit des temps, veut donner ses rêves pour des raisons, ses sophismes pour des principes, mais vous mes FF. : qui accoutumés à réfléchir, avez porté le flambeau d'une philosophie lumineuse dans l'étude de l'histoire ancienne, vous devez y avoir vu avec plaisir que les premiers sages qu'elle offre à votre admiration et dont la chaîne précieuse et non interrompue s'est prolongée jusqu'à vous n'ont jamais eu d'autres principes que les nôtres.

L'Égypte Si renommée par ses monuments et son Antiquité, l'Égypte dont le berceau touche à l'origine du monde jeta les premiers fondements de cette sagesse mystérieuse. Les Thots, les Hermes et leurs disciples furent les premiers qui s'occupèrent du bonheur de l'humanité, qui cherchèrent dans la nature les moyens les plus propres à

### **Page 10**

adoucir les maux de l'homme civil ; la reconnaissance leur érigea des autels : on célébra des fêtes en leur honneur. La révélation n'avait point encore instruit la raison de l'homme et le mortel bienfaisant lui paraissait seul digne de son culte.

Remarquez mes FF. : que ces premiers sages enveloppèrent leurs leçons sous des hiéroglyphes dont ils gardèrent la clé, sous des mystères qu'ils déclarèrent sacrés pour en éloigner les profanes bien persuadés que pour offrir la sagesse aux hommes, il faut la couvrir d'un voile ténébreux que sans cette précaution, leur vue trop faible ne pourrait en soutenir l'éclat, leur imagination trop vive en altérerait la pureté et qu'enfin pour réussir à être vraiment utile à l'homme, il faut presque toujours lui cacher le bien qu'on veut lui faire.

Il n'est point de mon sujet d'examiner Si dans la suite des temps les prêtres égyptiens seuls dépositaires des règles de cette sagesse mystérieuse n'en furent pas les premiers corrupteurs, Si sous ce voile sacré leur hypocrisie n'en imposa pas à la crédulité des hommes. L'abus fut toujours à côté de la raison, l'erreur à côté de la vérité, et dans quelle religion les prêtres n'ont pas abusé de tous les moyens pour établir leur pouvoir sur les

esprits faibles et sur les cœurs timides quand ils l'ont cru nécessaire à leurs intérêts personnels.

### Page 11

Mais ce qu'il est important pour nous de savoir V. : F. :., c'est que malgré la corruption de la plus grande partie des prêtres égyptiens, il se trouva toujours parmi eux de probes des initiés qui conservèrent précieusement le dépôt de la sagesse antique.

Nous voyons pendant une longue suite des siècles tous les peuples de la terre venir chez eux en prendre des leçons. Moïse se glorifie d'avoir adopté leurs principes. C'est dans leurs écoles que se sont formés les Orphée, les Linus, les Platon, les Pythagore, les Démocrite, les Thalès, en un mot tous les philosophes de la Grèce après des longues études et des épreuves rigoureuses on les admettait à la connaissance des mystères égyptiens. Il y éclairait leur raison, ils y fortifiaient leur âme. Ils rapportaient dans leur patrie la riche moisson de leurs connaissances et de leur sagesse. Ils y formaient des disciples vertueux et discrets qui ne cessaient

Par leurs exemples et par leurs discours de rappeler les hommes à la vertu. C'est à eux qu'est dû le progrès étonnant que fit la raison chez ce peuple barbare qui comme l'a dit un écrivain célèbre de nos jours portèrent les arts et la sagesse à un point de perfection qu'on n'a jamais surpassée.

Après que la Grèce subjuguée eut perdu avec sa liberté ses sages, ses lois, ses

### Page 12

savants et ses mœurs, l'histoire occupée uniquement à peindre les crimes des grands, la licence des peuples, les conquêtes de l'ambition garde pendant quelques temps un silence profond sur ces hommes sages et modestes, qui amis de la liberté de la patrie et des lois, cachés dans l'obscurité de leurs retraites se réunissaient pour faire le bien sans bruit et sans éclat. Mais à peine Rome souveraine du monde voit-elle naître dans son sein longtemps agité les arts, le luxe et l'amour des sciences qu'on voit reparaître la philosophie. Les autels de la sagesse se relèvent : on voit renaître les initiés.

C'était des frères qui liés comme nous par des engagements honnêtes séparés du reste des hommes par la pureté de leurs principes et l'excellence de leur morale, éclairaient leur esprit en commun, formaient leur raison en secret et travaillaient en corps à se rendre utile à la société générale. La plus grande partie du bien qu'ils ont fait est restée inconnue pour nous, mais qu'il nous suffise de savoir de s'extasier pour leur gloire et pour notre exemple que c'est parmi eux que les Titus, les Antonins, les Marc Aurèle, ont puisé cette sagesse éclairée, cette douceur bienfaisante qui leur mérita des autels dans la Rome païenne et la vénération de l'univers éclairé.

Ces associations utiles existèrent autant que l'empire romain, et lorsque ce grand

### Page 13

colosse miné depuis longtemps de toutes parts s'écroula sous son propre poids, la

sagesse épouvantée du déluge des barbares dont l'âme ignorante et féroce n'était pas faite pour en sentir le prix se réfugia dans l'Inde et dans la Perse. Elle fut s'asseoir parmi les Guèbres sectateurs zélés de la doctrine de Zoroastre un des plus anciens sages de l'Orient l'histoire nous les représente comme des hommes simples, doux, humbles, modestes, tolérants, charitables et laborieux, protecteurs des étrangers, attachés à leur culte, faisant du bien à tout le monde et du mal à personne. Elle nous dit qu'une discipline sévère régnait parmi eux, qu'ils avaient des mœurs sages, qu'ils vivaient sous la conduite de leurs anciens qui leur servaient de maîtres, cachant la vérité sous des emblèmes symboliques dont leurs initiés seuls avaient la clé. Vous trouverez dans les écrits de ces sages qui sont parvenus jusqu'à nous le plus beau traité de morale dont la divinité ait jamais fait présent à l'homme. Quelle justice, quelle vertu, quelles maximes, quels principes, ce sont exactement ceux des premiers sages Egyptiens. Ce sont les mêmes qui forment la base de l'ordre respectable qui nous réunit. Vous cesserez d'en être surpris M. :. T. :. C. :. F. :. quand vous verrez avec le flambeau de l'évidence que vous êtes un chaînon précieux de cette chaîne mystérieuse.

(Note au bas de la page 13 : la morale des Egyptiens était connue et pratiquée dans le monde longtemps avant cette époque. Xekia initié aux mystères d'Egypte leur en porta la connaissance 326 avant J.C.)

#### **Page 14**

En effet, lorsque dans le septième siècle le farouche Mahomet écrasa sous le sceptre de fer du despotisme le plus absolu les fertiles contrées de l'Asie, les Guèbres se dispersèrent dans tout l'Orient pour y cultiver en secret des vertus que la tyrannie redoute. Ils prirent pour se reconnaître des signes, des paroles, et des emblèmes unis par le cœur avec tous leurs FF. :. errants, ils offraient en tout lieu des instructions à l'ignorance, et des secours à l'humanité souffrante. Le temps n'a pu altérer leur morale et leur nom est encore en vénération dans l'Orient.

C'est parmi eux que nos pères purent chercher la sagesse, lorsque sur la fin du onzième siècle on vit sortir de l'Europe cette troupe de fanatiques, qui excités par l'âme ambitieuse d'un pontife politique précédé d'un hermite en sandales put sous le prétexte spécieux de délivrer les lieux saints offrir à l'Asie le tableau des crimes de l'Europe. Dans cette armée composée presque en totalité de nobles obérés et insolubles, d'ecclésiastiques vitreux, de moines insubordonnés et ignorants traînant à la suite une légion de filles amoureuses, de femmes perdues ; dans cette armée sans discipline dont le trésor ne renfermait presque que des indulgences monnaie que la politique inventa à qui l'ignorance

#### **Page 15**

donna cours et dont la raison a diminué le titre il se trouva quelques hommes éclairés et vertueux qui indignés de la corruption générale se réunirent pour pratiquer en commun des œuvres de bienfaisance.

sagesse épouvantée du déluge des barbares dont l'âme ignorante et féroce n'était pas faite pour en sentir le prix se réfugia dans l'Inde et dans la Perse. Elle fut s'asseoir parmi les Guèbres sectateurs zélés de la doctrine de Zoroastre un des plus anciens sages de l'Orient l'histoire nous les représente comme des hommes simples, doux, humbles, modestes, tolérants, charitables et laborieux, protecteurs des étrangers, attachés à leur culte, faisant du bien à tout le monde et du mal à personne. Elle nous dit qu'une discipline sévère régnait parmi eux, qu'ils avaient des mœurs sages, qu'ils vivaient sous la conduite de leurs anciens qui leur servaient de maîtres, cachant la vérité sous des emblèmes symboliques dont leurs initiés seuls avaient la clé. Vous trouverez dans les écrits de ces sages qui sont parvenus jusqu'à nous le plus beau traité de morale dont la divinité ait jamais fait présent à l'homme. Quelle justice, quelle vertu, quelles maximes, quels principes, ce sont exactement ceux des premiers sages Egyptiens. Ce sont les mêmes qui forment la base de l'ordre respectable qui nous réunit. Vous cesserez d'en être surpris M. :. T. :. C. :. F. :. quand vous verrez avec le flambeau de l'évidence que vous êtes un chaînon précieux de cette chaîne mystérieuse.

(Note au bas de la page 13 : la morale des Egyptiens était connue et pratiquée dans le monde longtemps avant cette époque. Xekia initié aux mystères d'Egypte leur en porta la connaissance 326 avant J.C.)

#### **Page 14**

En effet, lorsque dans le septième siècle le farouche Mahomet écrasa sous le sceptre de fer du despotisme le plus absolu les fertiles contrées de l'Asie, les Guèbres se dispersèrent dans tout l'Orient pour y cultiver en secret des vertus que la tyrannie redoute. Ils prirent pour se reconnaître des signes, des paroles, et des emblèmes unis par le cœur avec tous leurs FF. :. errants, ils offraient en tout lieu des instructions à l'ignorance, et des secours à l'humanité souffrante. Le temps n'a pu altérer leur morale et leur nom est encore en vénération dans l'Orient.

C'est parmi eux que nos pères purent chercher la sagesse, lorsque sur la fin du onzième siècle on vit sortir de l'Europe cette troupe de fanatiques, qui excités par l'âme ambitieuse d'un pontife politique précédé d'un hermite en sandales put sous le prétexte spécieux de délivrer les lieux saints offrir à l'Asie le tableau des crimes de l'Europe. Dans cette armée composée presque en totalité de nobles obérés et insolubles, d'ecclésiastiques vitreux, de moines insubordonnés et ignorants traînant à la suite une légion de filles amoureuses, de femmes perdues ; dans cette armée sans discipline dont le trésor ne renfermait presque que des indulgences monnaie que la politique inventa à qui l'ignorance

#### **Page 15**

donna cours et dont la raison a diminué le titre il se trouva quelques hommes éclairés et vertueux qui indignés de la corruption générale se réunirent pour pratiquer en commun des œuvres de bienfaisance.

Arrivés dans l'Orient, ils entendirent parler des Guèbres, ils voulurent les connaître. Leurs principes leur parurent sains, leur morale sublime, leur conduite irréprochable, leur charité sans borne, leur amour pour le prochain digne de leur servir de modèle. Malgré la superstition de leur siècle, ils s'unirent à eux, bien convaincus que le vice et la vertu sont les seules lignes de démarcation qui doivent séparer les hommes, et qu'il n'y a pour le sage d'ennemi que le méchant.

De retour en Europe, ils s'occupèrent de donner une stabilité au futile établissement dont les sages de l'antiquité leur avaient fourni les principes. Ils enveloppèrent cette morale sublime sous des vêtements sacrés pour la rendre plus respectable. Il faut occuper l'imagination de l'homme lorsqu'on veut séduire son cœur. L'histoire du peuple juif, toujours précieuse pour le chrétien leur parut propre à inspirer le goût de la vertu calme à des hommes qui sans cette enveloppe ne se seraient peut-être jamais rangé sous ces étendard là. Ils établirent différents grades, on ne les accordait aux FF. : qu'à des termes très éloignés, après des épreuves longues et rigoureuses, ils n'étaient jamais le prix que du zèle le plus ardent de la vertu la plus épurée, et l'on ne découvrait les grands mystères qu'à ceux qui aux qualités du cœur, à la sensibilité de l'âme joignaient toutes les lumières d'une raison prononcée.

### Page 16

On inscrivait alors leur nom à la suite de cette foule des sages qui dès l'origine du monde réuni par la même morale n'ont jamais fait qu'un corps dont la bienfaisance éclaira l'esprit et dont la charité fut l'âme.

Telle est selon moi M. : F. : l'origine de la maçonnerie, de cette société qui d'abord peu répandue s'est propagée aujourd'hui dans tout l'univers, qui compte dans son ciel des rois, des princes, des grands, des philosophes, des littérateurs, une foule d'hommes sages et vertueux, qui réunis par le bien public, animés de l'amour de la patrie, pleins de respect pour le gouvernement sous lequel ils vivent, soulagent en secret l'humanité souffrante, et étendent leur bienfaisance jusque sur ceux qui les calomnient. Cette société où la vertu est tout, et la naissance rien, où l'homme rendu à la nature écoute sa voix, suit ses principes et vit sans remords, qui au milieu des siècles les plus corrompus a toujours servi d'asile à la vertu délaissée, qui malgré le fanatisme qui la persécute, l'envie qui empoisonne ses actions, ne cesse de donner des exemples de patriotisme au citoyen qui l'admire, de charité éclairée à l'homme d'église qui en rougit, de vertu au magistrat qui s'en étonne, de discrétion et de prudence à l'homme du monde qui s'en venge, en traitant de futilités ses assemblées mystérieuses.

### Page 17

Nous l'avons entendu souvent R. : F. : la voix de ces hommes ennemis de toute vertu, nous interroger et nous dire à quoi bon vos assemblées, à quoi bon vos mystères? Ne peut-on faire le bien, être sage, vertueux sans être franc-maçon : oui, sans doute, il est des hommes qui ont les vertus des maçons sans en avoir le titre.

Ils sont inscrits dans nos cœurs sans l'être sur nos registres, mais vous, égoïste atrabilaires qui nous appelez avec dérision des grands enfants, ne ressembleriez-vous pas à ces athées qui nient la divinité pour être dispensés de lui rendre hommage.

Il est, je l'avoue avec douleur des maçons aussi, qui vieillis dans l'enceinte du sanctuaire, n'ont jamais rien vu dans nos assemblées que des paroles des signes et des attouchements, qui semblables à cette statue dont parle l'écriture, ont des organes sans sensibilité, des âmes sans énergie. Plaignons les premiers de n'avoir point vu la lumière, pardonnons aux seconds de ce que leur vue faible n'a su percer le voile dont la sagesse se couvre, mais répondons-leur à tous que dès l'origine du monde, l'homme a senti que seul, il était faible, que réuni avec ses semblables, il pouvait tout, que la sagesse avait besoin

### **Page 18**

d'emblèmes symboliques pour être offerte aux hommes, et Si le consentement des sages de tous les siècles n'est point pour eux une démonstration, laissons les dans leur ignorance, ils ne sont pas dignes d'être éclairés.

Ici, mon imagination saisie, à la vue d'une chaîne de plus de quarante siècles qui lie sans interruption les sages de tous les temps, s'arrête dans un étonnement mêlé d'admiration, mon cœur plein d'une douce ivresse s'écrie : ô vertu sublime vertu consolatrice des maux attachés à l'humanité, rayon sacré de l'essence divine, tu as donc toujours existé au milieu des hommes corrompus : le feu sacré de tes autels a sans cesse été entretenu par des mains pures, plane toujours sur nos têtes ; entretiens l'égalité, la paix, l'amour du bien parmi les maçons, réunis dans ton temple auguste tous les hommes, faits pour t'adorer, et que l'honneur qui veille à sa porte en écarte à jamais le profane téméraire qui ne pourrait te voir sans rougir.

Pour nous [MM.: FF.:] loin de nous glorifier de nous voir associés à tous ces sages

### **Page 19**

dont le nom serai à jamais précieux à l'univers, n'y voyons qu'un nouveau motif de suivre scrupuleusement leurs traces. Cherchons comme eux par l'exemple de toutes les vertus morales à ramener parmi les hommes non cette égalité primitive qui ne fut jamais qu'une chimère mais le bonheur seul but de leur réunion primitive. N'oublions jamais que nous devons notre sang à la patrie, notre attachement à la société et l'exemple de toutes les vertus aux profanes.

R.: F.: des différents Orients, visiteurs étrangers dont la réunion précieuse ajoute autant qu'il est possible au plaisir délicieux que nous éprouvons en ce jour, votre conduite irréprochable nous offre un modèle toujours vivant des vertus qu'on désire dans les vrais maçons, vous nous avez appris l'art d'éclairer nos esprits sans jalousie, de faire le bien sans vanité, d'adorer la vertu sans hypocrisie, acceptez le

tribut de notre sensibilité ; et Si jamais l'inférieure calomnie [(\*)on avait à cette époque cherché à noircir la réputation de plusieurs FF. : respectables par des lettres anonymes dictées par la plus sottise méchanceté] jalouse de la paix de vos temples, cherchait par des intrigues sourdes, des cabales odieuses, ou des écrits anonymes d'altérer la pureté de vos âmes, que le bouclier de la vertu soit votre égide et le mépris votre vengeance.

*(\*) Annotation rajoutée par l'auteur ou un Maçon après la lecture du discours, et probablement après l'affaire elle-même, s'inscrit dans le cadre de l'affaire de la loge de « La Vrai Règle ».*

## Page 20

Pour nous FF. : de « La Sociabilité » qui venons dans le temple de la vertu bien-faisante de renouveler des engagements inviolables et sacrés, rappelons souvent à notre esprit et plus souvent à nos jours le motif de notre réunion : presque tous anciens maçons la curiosité ne pouvait conduire nos pas dans le sanctuaire ses mystères nous étaient connus : nous ne vîmes dans le nouveau lien que nous allions nous donner qu'un moyen plus assuré de faire le bien que nous aimions, de réchauffer par nos discours et par nos exemples le feu languissant de la vertu, et surtout de resserrer les nœuds de cette sociabilité que nous regardons avec raison comme une des consolations de la vie : nous nous promîmes de n'admettre parmi nous que des hommes dont la probité intacte et sévère n'eut jamais eu à rougir, dont les mœurs pures et douces convinssent à notre caractère et à nos principes et dont l'âme sensible s'empressât de concourir avec nous au soulagement de l'humanité. Notre espoir jusqu'ici n'a point été trompé : à peine un de nos FF. : a-t-il fait entrevoir une idée utile que nous nous sommes empressés de nous l'approprier comme un bien qui nous était commun. Que d'exemples de vertu n'aurais-je pas à vous offrir, que

## Page 21

d'actions héroïques n'aurais-je pas à publier, Si je ne craignais de faire rougir la modestie de mes FF. : que le profane qui les connaît les loue. Pour moi, j'admire et je me tais je ne dois jamais oublier que je parle devant des maçons et que je devrais faire l'histoire de deux vies si je voulais faire celle de leurs vertus. Mais qu'il me soit du moins permis de rendre, au Maître respectable le Vte [Vicomte] de Gondrecout qui nous éclaire le tribut d'éloges que la vérité exige de nos cœurs : esprit droit, âme sensible, caractère doux et conciliant qui mieux que lui pouvait fixer dans cet atelier renaissant le goût de toutes les vertus honnêtes. Je suis son ami, je l'avoue, je m'en fais gloire, mais mon suffrage ne saurait être suspect, et Si son âme modeste pouvait croire que l'amitié le dicte, qu'il lise dans tous les yeux l'approbation muette d'un sentiment qui est gravé dans tous les cœurs.

Assis dans le sanctuaire de la vertu dans le sein de cette amitié précieuse dont j'ai si souvent éprouvé le doux effet, il ne me reste à former qu'un seul désir : que le faisceau qui nous lie soit inébranlable, V. : F. :, que rien n'en détache jamais le

Non que la bienfaisance préside à nos assemblées, que le secret marche à sa suite, que l'innocence persécutée trouve chez nous des consolateurs, la pauvreté vertueuse des secours, que la maçonnerie ne trouve jamais que des FF. : c'est le seul vœu de mon cœur.

**Page 22**

Qu'il m'est doux en le formant, de penser que je ne suis que l'interprète des vôtres.

Antoine de Lucia \*

#### NOTES

\* L'original ne comporte pas de signature.

Les termes entre crochets ont été rajoutés pour une plus grande compréhension du texte.

La numérotation en marge renvoi au numéro des pages de l'original du discours.

Lexique extrait du dictionnaire TLF

**Guebres** : adepte d'origine persane de la religion de zoroastre. Syn : parsi.../... Les guebres établis à Surate, conservent précieusement dans un temple, remarquable par sa simplicité, le feu sacré dont Zoroastre enseigna le culte à leur père. Source : DUPUIS orig. Cultes, 1796 p21

**Lovelace** : séducteur généralement libertin et peu scrupuleux. Syn : don juan suborneur.../... etymol. et hist. 1751 nom propre d'un personnage employé pour désigner des personnages de même type (Prévost, lettres angl. ou hist. de miss Carisse Harlove trad. De Richardson tome1 p2 ed.1784...)